

gnolles... Je les parcourrai l'un après l'autre et je finirai bien par retrouver notre homme... Allons déjeuner, mademoiselle, et ensuite je me mettrai en quête...

Une demi-heure après ces paroles échangées, le mécanicien et l'orpheline arrivaient à la rue Notre-Dames-des-Champs.

Comme ils passaient devant la loge la concierge les arrêta.

Vous avez quelque chose pour moi ? demanda Berthe.

—Oui, mademoiselle, une lettre... C'est bien pour vous puisqu'elle porte l'adresse de votre défunte mère...

Et elle tendit à la jeune fille une lettre pliée grossièrement, fermée avec un pain à cacheter, et dont la suscription était presque illisible.

—Ça n'est pas venu par la poste... ajouta-t-elle. Ça a été apporté il y a peut-être une heure par un individu si maigre que ça faisait pitié... Il ne doit pas manger souvent à sa suffisance, celui-là !

René eut un pressentiment.

—Ce doit être Jean-Jeudi... pensa-t-il.

C'était bien en effet Jean-Jeudi.

Le mécanicien en eut la preuve lorsque Berthe, une fois dans son logement rompit le cachet et lut à haute voix les lignes suivantes, dont nous ne reproduirons point l'orthographe fantaisiste :

Madame Monestier.

Vous devez savoir l'adresse de M. René Moulin. Auriez-vous la complaisance de lui faire savoir le plus tôt possible, c'est-à-dire autant que ça pourra tout de suite, qu'un camarade qu'il comptait voir ce matin rue de la Clef l'attend ce soir, à dix heures, aux *Barreaux-Verts*, rue de la Gaité, à Montparnasse. C'est très important. J'ai bien l'avantage de vous saluer.

P.-S.—S'il ne me trouve pas tout de suite, il me demandera Monsieur Jean.

—Point de signature, dit René, mais le contenu de la lettre et l'allusion à la rue de la Clef ne peuvent laisser l'ombre d'un doute... Le camarade en question est parfaitement Jean-Jeudi... J'irai ce soir au rendez-vous qu'il me donne...

—Je vous y accompagnerai... répliqua Berthe.

—Cette maison est plus que suspecte !

—Qu'importe ? le but que nous poursuivons justifie toutes les démarches... D'ailleurs, avec vous, je ne crains rien...

—Et vous avez raison...

—Mais, poursuivit la jeune fille, comment cet homme savait-il que vous connaissiez ma mère, et qui lui a donné l'adresse de cette demeure ?

—C'est tout simple... Jean-Jeudi avait été l'intermédiaire entre moi et Ugène, ce brave marchand de contremarques qui s'est chargé d'apporter ma lettre à Mme Monestier... Jean-Jeudi aura retenu l'adresse.

Cette explication, avons-nous besoin de le dire ? était de tout point conforme à la vérité.

Jean-Jeudi, en sortant de prison, avait pensé tout aussitôt à René Moulin.

Il ne se souvenait pas qu'étant ivre il avait confié la moitié de son secret à son compagnon de captivité, mais nous savons que, reconnaissant de ses bons procédés à son égard, il comptait l'associer à sa tentative de vengeance et de chantage, et lui faire une part très ample sur les sommes considérables que ce chantage ne manquerait pas de produire.

Aussitôt libre il se demanda comment il retrouverait son associé futur, et il devint fort perplexe en se répondant qu'il n'en savait absolument rien.

Par bonheur il se souvint tout à coup du nom de Mme Monestier écrit sur la lettre confiée par René à Ugène.

—S'il ne demeure pas là, se dit-il, on doit au moins savoir où il perche... on lui fera ma commission...

En conséquence Jean-Jeudi entra chez un marchand de vin, se fit servir à boire, écrivit les quelques lignes que nous connaissons, et alla déposer sa missive chez la concierge de la rue Notre-Dame-des-Champs.

De là il se rendit rue des Vinaigriers, où nous savons qu'il avait son logement auquel il tenait beaucoup.

Une violente contrariété l'attendait.

Le portier, fidèle interprète des volontés du propriétaire qui ne voulait pas de gens suspects dans sa maison, lui signifia qu'il fallait déloger dans les quarante-huit heures.

Ceci était absolument illégal, mais le bandit n'était point en situation de se défendre contre les abus de pouvoir du propriétaire.

En conséquence il se contenta de répondre :

—C'est bon... Dès demain j'enlèverai mes meubles...

Et il se mit en quête d'un nouveau logement.

Il pestait d'autant plus qu'en ce moment son unique fortune consistait en la pièce de vingt francs donnée par René Moulin, que son séjour au cachot lui avait fait conserver intacte, bien malgré lui, mais il ne voulait pas vendre ses meubles.

Jean-Jeudi s'était dirigé vers Belleville.

Il monta la rue Rébeval, cherchant une chambre à louer pour sortir d'embaras.

La rue Rébeval est coupée de petites rues qui viennent aboutir aujourd'hui au boulevard Puebla, et qui donnaient alors sur les terrains vagues des Buttes-Chaumont.

XXV

Jean-Jeudi parcourut toutes ces rues dont les maisons, où plutôt les bicoques, n'étaient bâties que de vieux bois et de crépissage.

Dans la rue Lauzun il s'arrêta devant un écriteau portant cette indication :

PETIT LOGEMENT A LOUER DE SUITE

Il pénétra dans une vaste cour.

A droite de cette cour s'élevait un corps de bâtiment haut de deux étages.

A gauche, on ne voyait que des hangars vides, adossés à un grand mur.

Derrière ce mur se trouvaient les terrains glaiseux des buttes.

Jean-Jeudi entra chez la concierge avec des manières d'homme du monde cherchant un hôtel dans le quartier Monceau.

—Vous avez un rez-de-chaussée à louer ? lui demanda-t-il...

—Oui, monsieur...

—Voulez-vous me le montrer ?

—C'est mon devoir, monsieur, et ce sera mon plaisir.

Puis ce concierge aimable sortit, après avoir pris deux clefs pendues à un crochet près de la cage de son sansonnet.

—C'est au fond de la cour, dit-elle, et même il y a une autre entrée sur la cité Rébeval.

—Bien... Conduisez-moi, s'il vous plaît...

Le rez-de-chaussée en question formait un corps de bâtiment minuscule, construit en briques et en plâtres et dissimulé derrière les hangars.

La concierge ouvrit la porte et entra la première.

Deux pièces constituaient le logement.

La seconde donnait sur une petite cour. Le mur de cette cour était percé d'une porte établissant la communication avec la cité Rébeval.

C'était propre, étant presque neuf, mais l'humidité suintait partout.

—Combien ça ? demanda Jean-Jeudi.

—Trois cent francs.

—Fichtre ! c'est cher !

—Dernier prix... Inutile de marchander...

—Paye-t-on un terme d'avance ?

—Non, quand on a des meubles pour répondre de la location... Avez-vous des meubles ?

—Si j'ai des meubles !! s'écria le bandit d'un ton majestueux. Ah ça ! est-ce que vous me prenez pour un va-nu-pieds !

—Alors le propriétaire n'exigea rien.

—Dans ce cas, je loue... Voici cinq francs de denier à Dieu.

—Grand merci, monsieur... Quand emménagez-vous ?...

—Ce soir ou demain matin, mais ce sera je crois plutôt demain que ce soir...

—A votre aise, et quand vous voudrez puisque c'est libre... A propos, monsieur, comment vous appelez-vous ?

Jean-Jeudi donna le premier nom qui lui vint à l'esprit, et se retira en se disant :

—Je n'ai pas assez d'argent pour déménager aujourd'hui... René me prêtera ce soir une cinquantaine de francs remboursable après l'affaire.

Tout en flânant, et en réfléchissant au passé et à l'avenir, Jean-Jeudi prit à travers Paris le chemin de la barrière Montparnasse.

Il allait aux *Barreaux-Verts*, espérant y ren-

contrer d'anciennes connaissances et tuer le temps en attendant René Moulin.

Le café-restaurant des *Barreaux-Verts*, rue de la Gaité, était un établissement célèbre que la pioche des démolisseurs vient d'abattre, sans égard pour les acacias séculaires ombrageant sa vaste cour garnie de tables et de bancs où venait s'asseoir toute une population de buveurs, population singulièrement mêlée, nous devons le dire, et qui n'était pas toujours le dessus du panier.

Nombre de repris de justice y coudoyaient les bons bourgeois et les ouvriers honnêtes.

Une maison à deux étages occupait le fond de cette cour, fermée par un mur à hauteur d'appui sur lequel s'appuyait une balustrade de barreaux de bois carrés et peints en vert pâle.

De là le nom de l'établissement.

Les grands salons du premier étage étaient réservés aux repas de noces, aux banquets de corporations.

Souvent aussi, à la sortie du cimetière où l'on venait d'assister à l'enterrement d'un parent ou d'un ami, on s'y donnait rendez-vous pour manger de bon appétit et sans la moindre mélancolie un morceau de fromage de Brie et quelques douzaines d'escargots, arrosés de vin de Suresnes, et parler du défunt, dont on faisait l'éloge au début, et dont on finissait généralement par dire énormément de mal.

Les buveurs de toutes les catégories se réunissaient au rez-de-chaussée.

Là se trouvait une vaste salle, d'autres plus petites et des cabinets, tout cela propre et bien tenu, mais trop souvent ensanglantés par des rixes dont le dernier mot se disait à coups de couteaux.

Les forçats libérés ou en rupture de ban, les jeunes *voyous* apprentis voleurs et futurs assassins, les Gille et les Abadie de l'avenir fréquentaient les *Barreaux-Verts*.

C'est dans un pareil lieu que René Moulin, accompagné de Berthe Leroyer, devait venir chercher Jean-Jeudi.

Ce dernier, ainsi qu'il y comptait d'ailleurs, retrouva là de vieux camarades ; aussi fut-il bien vite installé à une des tables, la pipe aux dents et le verre à la main.

Quelqu'un proposa une partie de cartes.

Jean-Jeudi était joueur, il accepta.

A neuf heures du soir, toujours jouant et toujours buvant, il commença à se sentir la tête échauffée.

Il se leva en jetant les cartes sur la table.

—Tu fais charlemagne ! s'écria l'un de ses adversaires.

—Oui, en perdant cent sous...

—Vrai ?

—Parole !

—Eh bien ! continue, tu les rattraperas...

—Ou je perdrai dix francs, merci !...

—Alors, demande un autre litre...

—Pas davantage... J'ai des affaires ce soir... un rendez-vous de grande conséquence... Il me faut tout mon sang-froid...

—A ton aise.

Jean-Jeudi se fit servir un dîner succinct et, quand l'horloge de l'établissement marqua dix heures moins un quart, il se dirigea vers la première salle du rez-de-chaussée...

Le patron trônait derrière son comptoir d'étain luisant, le bonnet grec incliné sur l'oreille et le tablier retroussé crânement sur son abdomen rebondi.

Le voleur émérite paya sa dépense et dit :

—Avez-vous un cabinet libre ?

—Ils le sont tous...

—Eh bien ! je prendrai celui que voilà...

—Le n° 3 ?

—Oui... Vers dix heures, on viendra probablement me demander... Vous indiquerez le numéro.

—Très bien... Qui demandera-t-on ?

—Monsieur Jean...

—Suffit... Qu'est-ce qu'il faut vous servir ?...

—Un petit punch au cognac...

Le patron commanda un punch, et Jean-Jeudi s'installa dans le cabinet, pièce étroite munie simplement d'une table de bois blanc et d'une demi-douzaine de tabourets.

Un bec de gaz que le garçon alluma éclairait faiblement cet intérieur où le confort cher aux Anglais brillait par son absence.